

Marcher avec Dieu :

Ce que saint Benoît-Joseph Labre peut encore nous apprendre aujourd'hui

Conférence - salle paroissiale de Pecquencourt le 14 septembre 2026



Introduction

" Depuis le jour où Benoît-Joseph Labre quitta la ferme familiale d'Amettes, le 12 août 1769, un seul désir habita son cœur : marcher avec Dieu. "

Chers frères et sœurs,

Je vous souhaite la bienvenue à cette conférence où je vous propose de marcher quelques instants en compagnie de saint Benoît-Joseph Labre.

Il est de ceux qui avancent sans bruit, portés par une espérance immense.

Benoît-Joseph Labre, humble pèlerin à la pauvreté devenue légendaire, n'a pas seulement parcouru les routes de l'Europe ; il a emprunté le chemin étroit de l'Évangile, celui que le Christ Lui-même a foulé en portant sa Croix.

Dans sa chair amaigrie, dans ses haillons sanctifiés par la poussière des chemins et par la prière, Benoît-Joseph est devenu une véritable icône du pèlerin à la suite du Christ.

Après de nombreuses tentatives pour entrer dans la vie monastique, il comprit, le 24 juin 1771, à Fabriano, que le Seigneur l'appelait à un autre chemin. Il renonça définitivement à rechercher l'entrée dans un monastère pour devenir un pèlerin itinérant, un frère universel, témoin silencieux de l'amour de Dieu sur les routes d'Europe.

Chez lui, marcher avec Dieu n'était pas une attitude mystique coupée de la réalité. C'était une marche bien réelle, parfois douloureuse, mais profondément habitée par la joie de l'Évangile. À la manière des " fous de Dieu ", il mendiait non pour lui-même, mais afin de demeurer libre de tout, le cœur entièrement tourné vers Celui qui " n'avait pas où reposer la tête " (Mt 8, 20).

De sanctuaire en sanctuaire, Benoît-Joseph est devenu le pèlerin de Dieu auprès des plus petits, le frère des oubliés, un humble veilleur qui continue encore aujourd'hui d'éclairer ceux qui cherchent leur route.

Car suivre le Christ ne se mesure pas à la distance parcourue, mais à la manière dont on parcourt le chemin.

Saint Benoît-Joseph Labre est un saint profondément singulier, dont l'existence pourrait sembler appartenir à un autre temps.

Et pourtant, plus de deux siècles après sa mort, il continue de toucher le cœur de nombreux chrétiens. Il émerveille les uns, interpelle les autres. Sa présence traverse les siècles avec une étonnante fraîcheur.

Pourquoi ?

Parce qu'il rejoint quelque chose de profondément humain, quelque chose qui ne vieillit jamais. Comment un jeune homme pauvre, sans fonction dans l'Église, sans œuvre fondée à son nom, sans autre richesse que ses haillons, un bâton de pèlerin, un chapelet et une foi inébranlable, peut-il encore parler à notre monde du XXI^e siècle ?

Que peut nous apprendre cet homme du XVIII^e siècle qui a passé sa vie sur les routes d'Europe, dormant souvent sous les porches des églises, vivant d'aumônes et passant de longues heures devant le Saint-Sacrement ?

À première vue, rien ne nous ressemble... Nous vivons dans une société où tout s'accélère. Nous cherchons à gagner du temps, à accumuler des biens, à maîtriser notre avenir, à nous rendre visibles.

En son temps comme au nôtre, Benoît-Joseph Labre semblait, lui, n'avoir rien à défendre, rien à posséder, rien à prouver. Et pourtant, deux siècles après sa mort, nous continuons à venir prier sur sa tombe, à marcher sur ses pas et à raconter sa vie.

Pourquoi ?

Peut-être parce que les saints ne répondent pas d'abord aux questions de leur époque. Ils répondent aux questions éternelles du cœur humain. Ils nous rappellent ce que nous oublions lorsque le bruit du monde devient trop fort. Ils nous redisent que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, de réussite ou de reconnaissance, mais qu'il porte en lui une soif infinie que rien, sinon Dieu, ne peut combler.

Ce soir, le thème de cette rencontre est : " **Marcher avec Dieu.** " Ce n'est pas seulement un beau titre. C'est une expérience qui traverse toute l'histoire du salut.

À travers cette conférence, nous essaierons de découvrir ce que saint Benoît-Joseph Labre peut encore nous apprendre pour notre monde d'aujourd'hui.

Dès les premières pages de la Bible, Dieu appelle l'homme à se mettre en route. Abraham quitte son pays sans savoir où le Seigneur le conduit. Le peuple d'Israël traverse le désert en apprenant à faire confiance.

Les prophètes marchent au milieu de leur peuple.

Les disciples suivent le Christ sur les chemins de Galilée.

Et, le matin de Pâques, deux hommes quittent Jérusalem, le cœur lourd.

Sur la route d'Emmaüs, ils croyaient être deux ; en réalité, ils étaient déjà trois. Car le Ressuscité marchait avec eux. De même, Benoît-Joseph Labre parcourait les routes de l'Europe souvent seul aux yeux des hommes ; mais il ne fut jamais seul. Toute sa vie fut une marche avec le Christ. Et c'est peut-être là la plus grande leçon qu'il nous laisse : lorsque nous marchons avec Dieu, aucune route n'est véritablement solitaire.

Il écoute leur déception.

Il éclaire leur intelligence par les Écritures.

Il se révèle à eux dans la fraction du pain.

N'est-ce pas là l'image de toute vie chrétienne ?

Nous croyons souvent chercher Dieu, alors que c'est Lui qui marche avec nous. Nous pensons avancer seuls, alors qu'Il accompagne chacun de nos pas.

Il ne s'impose jamais.

Il se fait compagnon de route.

Il respecte notre liberté, partage nos interrogations, éclaire nos ténèbres et, peu à peu, ouvre nos yeux.

Saint Benoît-Joseph Labre a vécu cette expérience de manière singulière. Toute son existence fut une marche. Mais il ne marchait pas pour fuir le monde. Il marchait pour demeurer avec Dieu.

Ses pas étaient ceux d'un pèlerin dont la véritable patrie n'était pas une ville, mais le Royaume de Dieu. À travers l'Europe de son temps, chaque sanctuaire devenait une halte, chaque église une maison, chaque tabernacle un lieu de rencontre, chaque pauvre rencontré un frère.

C'est peut-être ici que son témoignage devient d'une étonnante actualité.

Notre époque connaît le déplacement permanent, mais elle a parfois perdu le sens du pèlerinage. Nous parcourons des milliers de kilomètres sans toujours savoir vers quel horizon nous avançons. Nous sommes reliés au monde entier, mais souvent éloignés de nous-mêmes. Nous communiquons sans cesse, mais nous peinons à écouter. Nous possédons beaucoup et pourtant il nous manque souvent l'essentiel.

Benoît-Joseph Labre ne nous invite pas à reproduire extérieurement sa manière de vivre. Il ne nous est pas demandé de devenir des copies du saint pèlerin.

Tous ne sont pas appelés à parcourir les routes comme lui.

En revanche, chacun est appelé à retrouver cette attitude intérieure qui faisait toute sa force : marcher avec Dieu, vivre de sa Parole, se laisser nourrir par l'Eucharistie, reconnaître le Christ dans le pauvre et avancer humblement, un jour après l'autre, sur le chemin de la sainteté.

Au cours de cette conférence, je vous propose donc de marcher quelques instants avec lui.

À travers un épisode de sa vie en Italie, extrait de ce que les historiens appellent aujourd'hui " **le chemin de la mer de 1771** ", dont l'action se déroule à Andria, près de Bari, en octobre 1771, nous découvrirons l'un de ces moments qui ne nous sont pas donnés pour admirer un personnage du passé, mais pour rencontrer un frère qui peut encore nous apprendre à vivre aujourd'hui.

Car les saints ne nous montrent jamais leur propre chemin ; ils nous conduisent toujours vers Celui qui a dit : " ***Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie*** " (*Jn 14, 6*).

Alors, si vous le voulez bien...

Mettons-nous en route et marchons maintenant en compagnie du Pèlerin de Dieu.

La pierre reçue :

Le miracle silencieux de la charité et du pardon.

Dans la vie de saint Benoît-Joseph Labre, certains gestes, en apparence très simples, révèlent toute la profondeur de son existence. Parfois, un silence, un regard ou une attitude devant la souffrance suffit à manifester ce qui habitait véritablement le cœur de cet homme de Dieu.

À Andria, Benoît-Joseph va nous offrir l'une de ces scènes qui éclairent toute sa vie. Dans cette cité des Pouilles, il passait ses journées à sa manière, de l'aube au crépuscule.

À la porte de l'abbaye bénédictine **Santa Maria dei Miracoli**, il recevait un peu de soupe et de pain pour se nourrir. Certains soirs, il dormait sous les arcades du sanctuaire. On le rencontrait dans les églises, les chapelles ou encore les cimetières de la ville.

Partout où il passait, il inspirait l'étonnement par sa douceur, sa patience, sa charité, sa foi profonde et son extraordinaire capacité à pardonner.

Tout au long de sa vie, il ne se lassa jamais de faire le bien. À ses yeux, la charité gratuite et désintéressée n'était pas un simple conseil évangélique. Elle était le devoir de tout chrétien.

Cependant, dans la cité d'Andria, une telle droiture de vie ne pouvait manquer de susciter son contraire. Un jour, alors qu'il remontait l'une des rues de la ville, il fut accablé d'insultes par de jeunes voyous qui se moquaient de ses longues prières et de ses méditations assidues.

L'un d'eux, plus audacieux que les autres, s'approcha pour imiter sa démarche et ses gestes afin de le ridiculiser. Les moqueries se firent plus agressives. Encouragés par un certain Micheletto, les jeunes ramassèrent des pierres et commencèrent à les lancer. L'une d'elles, plus grosse que les autres et lancée par Micheletto lui-même, atteignit Benoît-Joseph à la cheville et le fit chanceler. La blessure était profonde et le sang jaillit.

La tradition rapporte alors un geste étonnant : Benoît-Joseph ramassa la pierre, l'embrassa et la déposa contre un mur sans même se retourner.

Pendant ce temps, un maître cordonnier nommé Luigi Ricciardi, alerté par les cris, sortit de son échoppe pour comprendre ce qui se passait. En voyant Benoît-Joseph blessé et saignant, il saisit immédiatement la situation. Indigné, il se précipita vers les jeunes agresseurs qui s'enfuirent aussitôt.

Puis il insista pour que Benoît-Joseph entre dans son atelier. Mais celui-ci, le visage rayonnant de paix, répondit :

" Ce n'est rien, ce n'est rien. Maître, ne soyez pas désolé ! "

Malgré cette réponse, Luigi le fit asseoir et examina soigneusement sa blessure. L'entaille était profonde. Après avoir nettoyé et bandé la plaie, il lui offrit un verre d'eau fraîche avant de le reconduire à l'extérieur. Le saint pèlerin le remercia chaleureusement puis reprit sa route.

La tradition d'Andria raconte que, jusqu'à la fin de sa vie, Luigi Ricciardi ne cessa d'évoquer la douceur et l'humilité de cet étrange pèlerin. Il transmet ce souvenir autour de lui et contribua à répandre sa réputation parmi les habitants de la ville.

Il aimait rappeler cette parole de l'Évangile selon saint Matthieu :

" Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense " (Mt 10, 42).

Quant à Micheletto, le jeune homme qui avait blessé Benoît-Joseph, la tradition rapporte qu'il mourut quelques jours plus tard. Apprenant la nouvelle, Benoît-Joseph a simplement déclaré :

" Rien pour moi ; priez plutôt pour ce malheureux qui en a tant besoin. "

L'histoire aurait très bien pu s'arrêter là, mais c'était sans compter sur l'action de la Providence. Rappelez-vous : elle n'est jamais bien loin de Benoît-Joseph. Après ses mésaventures avec cette bande de vauriens, il passa le reste de la journée à prier dans la cathédrale, au pied de la Vierge. Puis, à la tombée de la nuit, lorsque le sacristain sonna l'heure de la fermeture, il prit la direction de la **Via Arco Marchese** et s'arrêta sous une arche — aujourd'hui disparue — pour y passer le reste de la nuit dans la prière.

Après l'épisode de la pierre reçue, la ville d'Andria aurait pu ne conserver que le souvenir d'un pauvre pèlerin maltraité, puis secouru. Mais la Providence allait révéler davantage encore le mystère qui habitait cet homme.

Car la sainteté possède une étrange particularité : elle ne cherche jamais à paraître, mais elle finit toujours par se manifester.

Benoît-Joseph Labre ne voulait pas être connu. Il ne recherchait ni l'admiration, ni la reconnaissance, ni la réputation. Toute sa vie était tournée vers Dieu seul. Pourtant, plus un homme appartient à Dieu, plus quelque chose de Dieu transparaît à travers lui.

C'est ce qui arriva lorsque le chanoine Don Andrea Jannuzzi rencontra le pèlerin.

Le lendemain de l'agression dont il avait été victime, Benoît-Joseph voulut entrer dans l'église Saint-Nicolas d'Andria. Mais le sacristain, voyant son apparence misérable, ses vêtements déchirés et son aspect peu engageant, ne sut pas reconnaître en lui un pèlerin.

Il ne vit qu'un pauvre.

Et parfois, le plus grand drame de l'homme n'est pas de manquer de Dieu, mais de passer à côté de Lui lorsqu'Il vient à sa rencontre.

Le sacristain, au lieu d'accueillir ce pèlerin, le repoussa brutalement en lui donnant une gifle et lui lança :

" Va travailler, puisque tu es jeune ! "

Cette parole nous rejoint encore aujourd'hui. Combien de fois jugeons-nous une personne avant même de connaître son histoire ? Combien de fois réduisons-nous quelqu'un à son apparence, à sa situation, à ce qu'il possède... ou à ce qu'il ne possède pas ?

L'Évangile nous invite à un tout autre regard.

Lorsque Jésus rencontre les hommes, Il ne commence jamais par leur demander ce qu'ils ont accompli. Il regarde leur cœur. Il voit leur pauvreté, leurs blessures, leur désir parfois caché de Dieu.

Le chanoine Don Andrea Jannuzzi, témoin de la scène, eut précisément ce regard. Il réprimanda le sacristain, puis s'approcha du pèlerin et engagea la conversation. Il découvrit que cet homme était français et qu'il parcourait les sanctuaires dans une profonde quête de Dieu. Très vite, il fut convaincu de la sincérité de sa foi.

Malgré les vêtements en lambeaux du pèlerin, son extrême maigreur et sa pauvreté apparente, Don Andrea Jannuzzi discerna en lui une beauté intérieure qui rayonnait jusque sur son visage. Les témoins rapportent que son regard était lumineux et que sa sainteté semblait transparaître naturellement.

Voilà une grande leçon pour notre temps.

Nous vivons dans une société où l'image occupe une place immense. Nous sommes souvent tentés de croire que la valeur d'une personne dépend de sa réussite, de son apparence ou de sa place dans la société.

Saint Benoît-Joseph Labre vient nous rappeler une vérité souvent oubliée : l'homme ne vaut pas par ce qu'il montre, mais par ce qu'il est devant Dieu.

Le chanoine remarqua alors l'état déplorable de ses chaussures. Avec bonté, il décida de lui venir en aide. Il le conduisit chez le cordonnier de sa famille, l'artisan Domenico Garbetti, afin qu'il lui confectionne une paire de chaussures adaptée à ses longues marches.

Deux jours plus tard, Benoît-Joseph revint, comme le lui avait demandé Don Jannuzzi, pour récupérer les chaussures. Mais, au lieu de les chausser, il les déposa humblement dans sa besace, refusant de conserver un bien matériel qui risquait de l'éloigner de son choix de pauvreté.

En chemin, il rencontra, dans la Via San Bartolomeo, une femme qui marchait pieds nus.

Alors se produisit l'un de ces gestes qui révèlent toute une âme.

Il s'approcha d'elle avec douceur et lui dit :

" Ma sœur, tu en as davantage besoin que moi. Prends ces chaussures. "

Quelle parole extraordinaire pour le chrétien d'aujourd'hui !

Un homme qui ne possède presque rien donne ce qu'il vient de recevoir.

Celui que tout le monde considère comme pauvre accomplit le plus grand des gestes : partager son peu.

Car la véritable pauvreté ne consiste pas seulement à ne rien posséder. La véritable pauvreté est d'avoir un cœur si libre qu'il peut encore donner. Benoît-Joseph Labre avait compris une vérité que notre monde peine parfois à entendre : on ne possède vraiment que ce que l'on donne.

Cette femme fut profondément bouleversée. Elle avait besoin d'argent et pensa d'abord à vendre ces chaussures. La misère conduit parfois l'homme à choisir entre la nécessité et la gratitude.

Finalement, elle décida de les proposer à l'échoppe de Maître Garbetti.

Celui-ci, surpris, reconnut aussitôt les chaussures et s'exclama :

" Voilà ce que cela rapporte de faire le bien à des vagabonds ! "

La femme, confuse, répondit :

" Il ne me les a pas vendues ; il me les a données par charité. Si je les revends, c'est par nécessité. "

Garbetti, profondément touché, rapporta aussitôt cet épisode au chanoine Jannuzzi qui, portant la main à son front, répéta :

" Je te l'avais bien dit : ce jeune homme est un saint ! Je l'avais lu sur son visage. "

Après l'avoir recherché dans toute la ville, Don Jannuzzi retrouva finalement le pèlerin et l'accueillit chez lui. Il demanda à sa sœur de lui préparer quelques bouillons afin qu'il retrouve un peu de forces pendant son séjour à Andria.

Le lendemain pourtant, Benoît-Joseph avait disparu.

Comme auparavant à Fabriano, il quitta discrètement Andria. Cette ville, qui lui était devenue chère malgré les épreuves traversées au nom de sa foi en Jésus-Christ, était désormais devenue un lieu dangereux pour sa vocation. Les habitants commençaient à lui rendre des honneurs qu'il refusait de toutes ses forces.

Les rues d'Andria ne le revirent plus. Selon la tradition, il expliqua simplement son départ par ces mots :

" On avait fait cas de moi comme de quelque chose de bon. "

Pourquoi partir d'un lieu où l'on commence à vous aimer ?

Parce que le véritable amour de Dieu demande parfois de quitter même ce qui est bon lorsque ce bien risque de prendre la place de Dieu.

Dans la vie spirituelle existe une tentation très subtile : chercher Dieu pour recevoir quelque chose de Lui, plutôt que chercher Dieu pour Lui-même.

Benoît-Joseph ne voulait pas devenir un homme admiré. Il ne voulait pas attirer les regards sur lui ; il voulait conduire les hommes vers Celui auquel toute sa vie appartenait.

L'histoire des chaussures se répandit rapidement dans toute la ville et suscita l'admiration de nombreux habitants.

Car la véritable charité crée une communion : il n'y a plus seulement celui qui donne et celui qui reçoit. Il y a deux pauvres qui se rencontrent. L'un offre un bien matériel ; l'autre donne le témoignage d'une vie entièrement livrée à Dieu.

C'est là l'une des grandes leçons que Benoît-Joseph Labre laisse à notre siècle.

Dans un monde où la richesse se mesure souvent à ce que l'on possède, il nous montre que la véritable richesse est celle d'un cœur capable de se donner.

Et cette liberté intérieure puisait sa source dans l'Eucharistie.

Devant le Saint-Sacrement, Benoît-Joseph avait appris que Dieu est Celui qui se donne entièrement.

L'Eucharistie est le mystère d'un Dieu qui ne garde rien pour Lui.

Le Christ prend le pain, le rompt et le partage.

Toute la vie de Benoît-Joseph est devenue une imitation de ce geste eucharistique : recevoir de Dieu pour se donner à ses frères.

C'est pourquoi il pouvait dire :

" L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un. "

Le saint protecteur des cordonniers d'Andria

Aujourd'hui encore, dans la ville d'Andria, la mémoire de saint Benoît-Joseph Labre demeure vivante. Les cordonniers de la cité le vénèrent comme leur saint protecteur, en souvenir de deux artisans dont la rencontre avec le saint marqua profondément l'histoire locale.

Le premier est Luigi Ricciardi, le maître cordonnier qui, après l'agression subie par Benoît-Joseph, lui porta secours avec une grande compassion. Il nettoya sa blessure, la banda avec soin et l'encouragea à reprendre sa route. La tradition rapporte que, pour cette œuvre de charité accomplie envers le pèlerin, Dieu le combla de nombreuses grâces et lui accorda une longue vie. On dit qu'il mourut à l'âge remarquable de cent deux ans.

Le second est Domenico Garbetti, l'artisan qui confectionna une paire de chaussures neuves pour Benoît-Joseph. Profondément marqué par le détachement et la générosité du saint, il consacra le reste de sa vie à témoigner de la sainteté de celui que les habitants d'Andria appelaient affectueusement :

" Le Vagabond de Dieu ".

Ainsi, plus de deux siècles après le passage du saint pèlerin, la mémoire de ces deux hommes demeure inséparable de la sienne. Leur rencontre avec Benoît-Joseph a transformé leur regard et, à travers eux, toute une ville a conservé le souvenir de cette charité humble et silencieuse qui caractérisait le pèlerin français.

Bari : la compassion et la charité d'un pèlerin qui portait les souffrances du monde

Après son séjour à Andria, Benoît-Joseph Labre poursuivit sa route vers Bari. Comme à son habitude, il parcourait humblement les ruelles de la vieille ville, jusqu'à la célèbre basilique Saint-Nicolas de Myre.

Son passage est attesté par le registre de l'hospice des pèlerins, où son nom fut inscrit le **31 octobre 1771**. Lorsqu'on lui demanda ce dont il avait besoin, il répondit avec la simplicité qui le caractérisait :

" Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un abri pour prendre un peu de repos. "

Cette réponse résume à elle seule toute sa manière de vivre. Benoît-Joseph ne demandait jamais davantage que le strict nécessaire. Celui qui avait choisi de ne rien posséder avait appris à recevoir chaque jour comme un don de la Providence.

Très vite, les habitants de Bari remarquèrent cet étrange pèlerin venu de France. On le voyait passer de longues heures dans la basilique Saint-Nicolas, tantôt prosterné devant l'autel de la Vierge Marie, tantôt recueilli devant le tombeau de saint Nicolas, le grand évêque protecteur de la ville.

Du matin jusqu'au soir, il demeurait absorbé dans la prière. Son immobilité faisait penser aux anges de marbre qui entouraient le tabernacle. Le soir, lorsque la communauté chantait les psaumes, il unissait sa voix à celle des fidèles. Les témoins racontent que son chant, à la fois doux, juste et profondément recueilli, édifiait tous ceux qui l'entendaient.

Sa présence discrète attirait peu à peu l'attention. Beaucoup s'arrêtaient non pour contempler un homme extraordinaire, mais parce qu'ils étaient touchés par la paix qui émanait de lui.

Certains pourraient être tentés de voir, dans cette existence faite de silence, de longues heures de prière et de solitude, une fuite devant le monde. Ce serait pourtant méconnaître le secret de sa vie.

Benoît-Joseph ne s'éloignait pas des hommes pour trouver Dieu ; il allait vers Dieu afin d'apprendre à aimer davantage les hommes.

Voilà le grand mystère de toute véritable vie spirituelle.

Plus un homme s'approche de Dieu, plus son cœur devient capable d'accueillir les souffrances des autres.

Moïse rencontre Dieu dans le buisson ardent, mais cette rencontre le renvoie vers son peuple opprimé.

Les prophètes contemplent la sainteté de Dieu, mais ils deviennent les défenseurs des pauvres, des veuves et des oubliés.

Jésus Lui-même se retire dans la solitude pour prier son Père. Pourtant, Il revient toujours vers les foules pour guérir les malades, relever les pécheurs et consoler les cœurs blessés.

La rencontre avec Dieu n'enferme jamais dans un égoïsme spirituel. Au contraire, elle ouvre toujours le cœur à la souffrance du frère.

Saint Benoît-Joseph Labre en est un témoin lumineux.

L'épisode qui va suivre en est une illustration particulièrement émouvante. Il nous révèle combien ce pèlerin de Dieu savait reconnaître le visage du Christ jusque dans les plus pauvres et les plus oubliés.

Un jour, en sortant de la basilique Saint-Nicolas, Benoît-Joseph Labre passa devant les grilles de la prison du palais municipal de Bari.

À travers les barreaux, il entendit les plaintes, les gémissements et les supplications des prisonniers. Ces voix de détresse ne le laissèrent pas indifférent. Le cœur du pèlerin, façonné par de longues heures passées devant le Christ, ne pouvait rester fermé devant la souffrance de ses frères.

Benoît-Joseph n'avait pourtant rien à offrir selon les critères du monde.

Il n'avait ni argent, ni biens, ni position sociale.

Il n'avait que sa pauvreté, sa prière et son amour du Christ.

Mais parfois, c'est précisément lorsque l'homme n'a plus rien à donner qu'il découvre qu'il peut encore offrir l'essentiel : sa présence, sa compassion et sa confiance en Dieu. Alors, suivant l'élan de son cœur, il s'agenouilla devant la prison. Il posa son chapeau sur le sol, y déposa le crucifix qu'il portait habituellement sur lui et se recueillit quelques instants.

Puis il commença à chanter les litanies de la Sainte Vierge de Lorette, d'une voix claire et mélodieuse, avec cet accent français qui rappelait son pays d'origine. Les témoins racontent que son chant était accompagné de gestes simples de ses mains, comme quelqu'un profondément habitué au chant liturgique et à la prière de l'Église. Peu à peu, des habitants de Bari s'approchèrent, attirés par cette scène inhabituelle. Un pauvre pèlerin, debout devant une prison, chantait pour ceux que la société avait enfermés. La foule grandit. Touchés par cette prière et par la compassion du pèlerin, les passants commencèrent à déposer quelques pièces dans son chapeau.

Mais Benoît-Joseph ne recueillait pas cette aumône pour lui-même.

Lorsque la prière fut terminée, il prit l'argent reçu, le porta avec respect et l'éleva vers le ciel en signe de reconnaissance pour la générosité de ceux qui avaient donné. Puis il partagea aussitôt cette offrande avec les prisonniers.

Il déposa les dons dans les petits paniers que les détenus faisaient passer à travers les barreaux de leurs cellules.

Selon la tradition conservée à Bari, certains prisonniers furent profondément émus jusqu'aux larmes devant ce geste inattendu.

Le lendemain, Benoît-Joseph renouvela sa prière et son chant devant la prison. Une nouvelle fois, il devint l'intermédiaire discret de la Providence : ce qu'il recevait des hommes, il le transmettait aussitôt à ceux qui étaient dans le besoin.

Cet épisode révèle quelque chose de très profond dans la vie du saint pèlerin.

Benoît-Joseph n'était pas seulement un homme qui cherchait Dieu dans les églises et les sanctuaires. Il était un homme qui savait reconnaître Dieu dans la souffrance de ses frères. Sa prière ne le séparait pas du monde ; elle ouvrait son cœur aux blessures du monde.

Il nous rappelle une vérité essentielle de l'Évangile : la rencontre avec Dieu conduit toujours à la rencontre du frère.

À une époque où les prisons étaient souvent des lieux d'abandon, de misère et d'oubli, Benoît-Joseph choisit de se tourner vers ceux que la société avait rejetés.

Ce geste possède une grande force symbolique.

Car la prison n'est pas seulement un lieu fait de pierres et de barreaux.

Elle représente aussi toutes les formes d'enfermement qui peuvent toucher le cœur humain : le poids d'une faute passée, la honte, la solitude, le regard des autres qui enferme une personne dans ce qu'elle a fait sans jamais lui laisser la possibilité de changer.

Or l'Évangile nous révèle un Dieu qui ne réduit jamais l'homme à son péché.

Jésus regarde Zachée, le publicain méprisé, et Il voit en lui un fils d'Abraham.

Jésus regarde la femme adultère condamnée par la foule, et Il lui ouvre un chemin nouveau.

Jésus regarde Pierre après son reniement, et Il lui confie encore une mission.

Le Christ ne nie jamais le mal commis, mais Il croit toujours possible la conversion.

Benoît-Joseph Labre avait appris ce regard du Christ.

Il savait qu'aucun homme n'est définitivement perdu.

Celui qui est tombé peut se relever.

Celui qui a commis une faute peut redevenir un frère.

Celui qui est enfermé derrière des murs peut encore être rejoint par la grâce de Dieu.

Dans une société qui enferme parfois les personnes dans leur passé, Benoît-Joseph Labre nous rappelle que Dieu regarde toujours l'homme avec l'espérance de son avenir.

Voilà encore une parole profondément actuelle pour notre XXI^e siècle.

La charité chrétienne ne consiste pas seulement à donner quelque chose à quelqu'un.

Elle consiste à reconnaître dans l'autre un frère aimé de Dieu.

Ce jour-là, devant la prison de Bari, un pauvre pèlerin sans argent révéla une richesse que personne ne pouvait lui enlever : un cœur uni au Christ et capable de porter la souffrance des autres.

Conversano et Santa Maria di Leuca : jusqu'aux confins de la terre, un pèlerin en marche avec Dieu

Au matin du quatrième jour, Benoît-Joseph Labre quitta Bari afin de poursuivre son chemin de pèlerin.

Sa route le conduisit à travers les terres des Pouilles jusqu'à Conversano, où il s'arrêta pour vénérer la Madone du lieu, une ancienne icône mariale du XIII^e siècle connue sous le nom de **Madonna della Fonte**, protectrice de la cité.

Selon la tradition locale, le prêtre Don Domenico Iacobellis, curé de Conversano, aperçut un jour un pauvre pèlerin étendu sur les marches de la cathédrale, dans une attitude de profonde prière et d'épuisement. En s'approchant de lui, il découvrit un homme affaibli par la fièvre et par les privations qu'il s'imposait depuis longtemps.

Touché par son état, le prêtre l'emmena chez lui et lui offrit un peu de nourriture. Puis, comprenant que Benoît-Joseph avait besoin de repos, il chercha à lui procurer un lieu où il pourrait reprendre des forces. Il demanda aux religieuses cisterciennes de l'accueillir, ce qu'elles firent avec bonté.

Cependant, elles eurent beaucoup de difficultés à lui faire accepter le lit préparé pour lui. Habitué à dormir dans la simplicité la plus extrême, le pèlerin hésitait à recevoir un confort qui dépassait ses besoins habituels.

Les religieuses firent pourtant tout leur possible pour prendre soin de lui et l'aider à retrouver les forces perdues après une ascèse alimentaire poussée pendant de nombreuses années.

Durant son séjour à Conversano, Benoît-Joseph demanda à recevoir les sacrements de la Réconciliation et de l'Eucharistie. Don Domenico Iacobellis, qui l'accompagnait avec bonté, entendit sa confession et fut profondément édifié par la paix intérieure et la pureté spirituelle de ce pèlerin inconnu.

Il découvrit, derrière l'apparence d'un homme pauvre et épuisé, une âme profondément habitée par Dieu.

Lorsque sa santé s'améliora, Benoît-Joseph manifesta le désir de reprendre son chemin. La tradition locale rapporte même qu'il aurait souhaité poursuivre sa route jusqu'aux lieux saints de Jérusalem.

Cependant, Don Iacobellis, inquiet pour sa santé encore fragile, tenta de le dissuader d'entreprendre un voyage aussi difficile.

Benoît-Joseph, qui savait se montrer docile lorsque la volonté de Dieu lui était manifestée à travers les conseils de ceux qui prenaient soin de lui, accepta probablement cet avis.

Une fois encore, son itinérance n'était pas une recherche d'aventure personnelle. Elle était un abandon confiant entre les mains de la Providence.

Après Conversano, son chemin le conduisit plus au sud, dans la province de Lecce, jusqu'à **Castrignano del Capo**, à l'extrémité méridionale de la péninsule italienne.

Nous sommes alors en novembre 1771.

Là se trouvait le célèbre sanctuaire de **Santa Maria di Finibus Terrae**, aujourd'hui plus connu sous le nom de **Santa Maria di Leuca** : un lieu de pèlerinage situé " aux confins de la terre ", là où la terre semble s'ouvrir sur l'immensité de la mer.

Nous savons peu de choses sur le séjour de Benoît-Joseph en ce lieu. Pourtant, sa présence a laissé une empreinte profonde dans la mémoire du sanctuaire.

En souvenir de son passage, l'un des autels de la basilique lui fut consacré. Au-dessus de cet autel se trouve une grande peinture représentant le saint pèlerin agenouillé devant l'image de la Vierge de Leuca.

À ses côtés apparaissent les signes de sa vocation : le bâton du voyageur et le chapeau du pèlerin.

Deux anges accompagnent cette scène. Le premier porte une couronne de roses, symbole de la sainteté offerte à Dieu. Le second tient un parchemin portant l'inscription latine suivante :

" Advena sum et peregrinus "

— *" Je suis un étranger et un pèlerin "* —.

Ces paroles sont tirées du livre de la Genèse (Gn 23, 4). Elles sont celles d'Abraham qui, arrivé dans le pays de Canaan, se présente aux habitants du pays en reconnaissant qu'il n'est qu'un voyageur de passage, en attente de la promesse de Dieu.

Cette phrase résume admirablement la vie de Benoît-Joseph Labre.

Il n'a jamais cherché ici-bas une demeure définitive. Sa véritable patrie n'était pas une ville, un pays ou un sanctuaire particulier. Son cœur était orienté vers la Jérusalem céleste.

Comme Abraham, il marchait dans la foi.

Comme les premiers chrétiens, il se savait pèlerin sur cette terre.

La présence de saint Benoît-Joseph Labre à Santa Maria di Leuca rappelle ainsi la vocation profonde de tout chrétien : avancer dans ce monde sans oublier que notre destination ultime est Dieu.

Selon la tradition, le sanctuaire de Santa Maria di Finibus Terrae conserve également le souvenir d'une ancienne présence chrétienne liée à l'apôtre Pierre. Le lieu serait associé à son passage lors de son voyage de Jérusalem vers Rome.

Ainsi, depuis les premiers temps de l'Église jusqu'au passage humble d'un pauvre pèlerin du XVIII^e siècle, ce sanctuaire demeure un lieu marqué par la marche des croyants vers Dieu.

Le chemin de 1771 s'achève ici, au bord de la mer, devant la Madone de Leuca.

Après avoir parcouru les routes, les villes et les sanctuaires des Pouilles, Benoît-Joseph arrive comme au terme d'une étape importante de son pèlerinage.

La Vierge Marie, qui accompagne silencieusement les chemins des hommes, garde le secret de cette rencontre.

Car dans la vie des saints, certains passages ne se mesurent pas seulement aux événements visibles. Ils se vivent dans le silence du cœur, là où Dieu agit mystérieusement.

La joie profonde de celui qui marche avec Dieu

Lorsque l'on regarde la vie de saint Benoît-Joseph Labre avec un regard simplement humain, une question peut surgir à travers les événements vécus à Andria et à Bari :

Comment un homme qui a connu tant de pauvreté, tant de fatigues et tant d'épreuves pouvait-il être profondément heureux ?

Il n'avait pas de maison à lui.

Il n'avait pas de biens.

Il n'avait pas de reconnaissance sociale.

Il n'avait pas de sécurité humaine.

Et pourtant, tous ceux qui l'ont rencontré ont été frappés par sa paix, sa douceur et parfois même par sa joie.

Pourquoi ?

Parce que la joie chrétienne ne se mesure pas à ce que l'homme possède, mais à Celui à qui il appartient.

Le monde pense souvent que la joie naît lorsque nos désirs sont satisfaits, lorsque nos projets réussissent ou lorsque notre vie correspond exactement à ce que nous avions imaginé.

Mais l'Évangile nous révèle un autre chemin.

La véritable joie naît lorsque l'homme découvre qu'il est aimé de Dieu et qu'il peut répondre librement à cet amour.

C'est ce que Jésus Lui-même nous révèle :

" Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. " (Jn 4, 34)

Cette parole du Christ pourrait résumer toute la vie de Benoît-Joseph Labre.

Sa nourriture n'était pas seulement le peu de pain qu'il recevait sur les routes.

Sa véritable nourriture était de demeurer uni à Dieu.

Il vivait de la Parole de Dieu.

Il vivait de l'Eucharistie.

Il vivait de l'adoration du Saint-Sacrement.

Il vivait de la prière de l'Église.

Il vivait du partage avec ses frères.

Toute son existence était devenue une offrande.

Oui, Benoît-Joseph vivait de la Parole de Dieu, du Christ Eucharistie, de ses longues heures d'adoration devant le Saint-Sacrement, de la louange de l'Église à travers la psalmodie de l'Office divin qu'il priait chaque jour.

Quel paradoxe pour notre époque !

Cet homme démunie de tout était pourtant profondément heureux.

Pourquoi ?

Parce qu'il avait trouvé l'unique richesse qui ne passe pas.

Comme il aimait le dire :

" L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un. "

Cette parole contient toute la spiritualité de cet homme qui marchait avec Dieu.

Benoît-Joseph n'a jamais séparé l'amour de Dieu de l'amour des hommes. Il savait que celui qui se met à genoux devant l'Eucharistie doit ensuite se relever pour aimer ses frères. Il avait appris, dès son enfance, que le Christ adoré dans le silence du tabernacle est le même Christ rencontré dans le visage du pauvre. Il savait que la véritable prière ne nous éloigne jamais du monde, mais qu'elle nous rend capables de l'aimer davantage.

Voilà pourquoi son existence, qui semblait extérieurement si pauvre, était en réalité profondément unifiée.

Il n'y avait pas d'un côté sa prière et de l'autre sa charité.

Il n'y avait pas d'un côté son amour de Dieu et de l'autre son amour du prochain.

Tout venait de la même source :

Le Christ.

Marcher avec Dieu : la grande leçon de saint Benoît-Joseph Labre pour notre temps

Au terme de ce chemin parcouru avec Benoît-Joseph Labre, une question demeure :

Que peut encore nous apprendre ce saint pèlerin aujourd'hui ?

La réponse est peut-être plus actuelle que jamais.

Nous vivons dans une époque où beaucoup d'hommes et de femmes avancent rapidement, mais où beaucoup cherchent encore la direction de leur vie.

Nous avons multiplié les moyens de transport, mais nous avons parfois perdu le sens du voyage.

Nous sommes connectés au monde entier, mais nombreux sont ceux qui souffrent de solitude.

Nous avons davantage de possibilités que jamais, mais nous connaissons parfois une grande fatigue intérieure.

Benoît-Joseph Labre vient nous rappeler une vérité fondamentale :

Toute vie humaine est un chemin.

Nous sommes tous en marche.

La véritable question n'est donc pas de savoir si nous avançons.

La véritable question est :

Vers qui marchons-nous ?

Car une vie peut être remplie d'activités et pourtant manquer d'orientation.

On peut courir toute son existence après mille choses et découvrir finalement que l'essentiel était ailleurs.

Le pèlerin de Dieu nous invite à retrouver le sens de notre direction.

Marcher, oui.

Mais marcher vers Dieu.

Chercher, oui.

Mais chercher Celui qui nous cherche déjà.

Avancer, oui.

Mais avancer avec Celui qui marche avec nous.

C'est toute la beauté du récit des disciples d'Emmaüs.

Ils quittent Jérusalem le cœur lourd.

Ils pensent que leur espérance est morte.

Ils marchent, mais ils marchent dans la tristesse.

Alors Jésus les rejoint.

Il ne les abandonne pas à leur découragement.

Il devient leur compagnon de route.

Il écoute leur histoire.

Il éclaire leur intelligence.

Il réchauffe leur cœur.

Et finalement, ils Le reconnaissent à la fraction du pain.

N'est-ce pas l'image de toute la vie de Benoît-Joseph Labre ?

Il marche sur les routes d'Europe, parfois seul aux yeux des hommes, mais jamais seul aux yeux de Dieu.

Il cherche des sanctuaires, il découvre une Présence.

Il traverse des épreuves, il garde la paix.

Il rencontre des pauvres, il découvre des frères.

Il adore l'Eucharistie, mais il comprend que le Christ adoré est aussi le Christ rencontré dans les autres...

Saint Benoît-Joseph Labre :

Un saint pour le XXI^e siècle

Pourquoi Benoît-Joseph Labre peut-il encore parler à notre siècle ?

Parce qu'il répond aux grandes questions de l'homme contemporain, Benoît-Joseph Labre demeure un témoin précieux pour notre époque.

À une époque comme la nôtre, qui cherche toujours davantage à posséder, il rappelle la liberté du dépouillement.

À une époque qui recherche la reconnaissance, il rappelle la beauté de l'humilité.

À une époque blessée par les divisions et les violences, il rappelle la force du pardon.

À une époque souvent marquée par l'indifférence, il rappelle la puissance de la compassion.

À notre époque envahie par le bruit, il rappelle la profondeur du silence habité par Dieu.

À une époque qui cherche parfois son chemin, il rappelle que la véritable route est celle qui conduit au Christ.

Mais surtout, Benoît-Joseph Labre nous rappelle que Dieu ne demande pas d'abord de réaliser de grandes choses. Il demande un cœur disponible. Un cœur qui écoute. Un cœur qui aime. Un cœur qui accepte de marcher avec Lui.

La sainteté n'est pas réservée à quelques âmes extraordinaires ; elle est l'appel de tout baptisé qui accepte de laisser Dieu conduire sa vie.

Benoît-Joseph n'a pas transformé le monde par des discours. Il n'a pas laissé de grands écrits. Il n'a pas cherché à occuper une place. Il a simplement aimé Dieu de tout son cœur.

Et parce qu'il a aimé Dieu ainsi, son passage continue, aujourd'hui encore, à éclairer des milliers de personnes.

Chers frères et sœurs, les saints sont comme des lampes placées sur notre route. Ils ne nous demandent pas de regarder leur lumière, mais de suivre le chemin qu'elle nous indique. Et la lumière de Benoît-Joseph Labre nous conduit vers le Christ.

En conclusion

Chers frères et sœurs en quittant cette route parcourue avec saint Benoît-Joseph Labre, gardons cette question au fond de notre cœur :

Vers qui suis-je en train de marcher ?

Car toute vie humaine est un chemin. Il y aura des jours de lumière et des jours d'obscurité tout au long de notre existence. Nous connaissons des rencontres qui nous relèveront et des épreuves qui nous feront grandir. Il y aura des moments où nous comprendrons le chemin, et d'autres où nous devons simplement faire confiance. **Mais une chose demeure certaine :**

Si nous marchons avec Dieu, aucune route ne peut nous perdre.

Benoît-Joseph Labre nous l'enseigne par toute son existence. Lui qui a marché dans la pauvreté a aussi marché dans la liberté. Il semblait avancer seul aux yeux des hommes, mais Dieu l'accompagnait à chaque pas. Il a parcouru les grands chemins de l'Europe, tandis que son cœur est toujours demeuré tourné vers le Ciel.

Que saint Benoît-Joseph Labre nous apprenne, nous aussi, à devenir des pèlerins de Dieu.

Qu'il nous apprenne à chercher le Christ dans l'Eucharistie, à Le reconnaître dans nos frères, à pardonner comme Lui et à aimer comme Lui.

Et qu'au terme de notre propre route, nous puissions entendre cette parole du Seigneur :

" Très bien, serviteur bon et fidèle... entre dans la joie de ton maître. "
(Mt 25, 21)



Laus – Caritas - Frère Alexis, fl - Pecquencourt le 14 septembre 2026

Notes :

I - Questions sur la vie personnelle de saint Benoît-Joseph Labre

3 - " Pourquoi Benoît-Joseph Labre a-t-il choisi une vie aussi radicale de pauvreté ? "

Je rencontre souvent des personnes qui sont étonnées qu'un homme jeune, intelligent et croyant ait refusé une vie plus stable pour devenir un pèlerin itinérant vivant de mendicité. Et bien je vous répondrais que Benoît-Joseph n'a pas choisi la pauvreté par mépris de la vie humaine ou du monde. Il a choisi une pauvreté évangélique pour être totalement disponible à Dieu et aux autres. Il voulait que rien ne possède son cœur, afin que Dieu seul soit sa richesse.

3 - " Pourquoi n'a-t-il pas réussi à entrer dans un ordre religieux ? "

Cette question m'est toujours posée lors de mes conférences.

Lorsqu'il était adolescent, saint Benoît-Joseph Labre pensait que, pour servir Dieu et s'abandonner à Lui, il suffisait d'entrer dans une abbaye et de devenir moine. Hélas, il lui faudra du temps et il connaîtra de nombreux échecs avant de comprendre que l'on ne devient pas prêtre ou religieux simplement parce qu'on le désire.

Non, on devient prêtre ou religieux parce que l'on y est appelé par Dieu.

À la sortie de l'abbaye de Sept-Fons, Benoît-Joseph comprend finalement que c'était davantage sa volonté personnelle qui le poussait vers la vie monastique. Dieu, quant à Lui, le destinait à un autre appel :

Celui de devenir un véritable " Pèlerin de Dieu ".

4 - " Est-ce que Benoît-Joseph Labre était un marginal ? "

Non. Un marginal est quelqu'un qui est exclu ou qui refuse toute relation. Benoît-Joseph était au contraire profondément uni aux hommes. Il vivait au contact ses pauvres, des prêtres et des religieux. Sa solitude n'était pas un isolement : elle était une disponibilité totale à Dieu et aux autres.

II - Questions sur sa manière de vivre

5 - " Peut-on vraiment vivre aujourd'hui comme Benoît-Joseph Labre ? "

Non, nous ne sommes pas tous appelés à reproduire extérieurement sa vie. L'Église ne demande pas à chaque chrétien de devenir un pèlerin errant. Mais nous sommes tous appelés à vivre son attitude intérieure : la confiance en Dieu, le détachement, la prière et la charité.

6 - " Sa vie n'était-elle pas une fuite du monde ? "

Benoît-Joseph ne fuyait pas le monde. Il cherchait Dieu pour mieux aimer les hommes. Plus il était proche du Christ, plus il devenait proche de ses frères.

Sa vie cachée portait une véritable fécondité spirituelle, et ceux qui avaient la grâce de le rencontrer en étaient bouleversés et profondément convaincus. Nous en avons de nombreux témoignages dans le dossier de béatification.

7 - " Pourquoi refusait-il les honneurs et la reconnaissance ? "

Parce qu'il ne voulait pas attirer les hommes vers lui, mais vers Dieu. Il savait que la sainteté n'est pas une recherche de soi-même, mais un effacement pour laisser apparaître le Christ.

III - Questions historiques sur les épisodes racontés

8 - " Les événements d'Andria sont-ils réellement historiques ou seulement des traditions ? "

La vie de Benoît-Joseph nous est connue grâce à plusieurs témoignages anciens, recueillis notamment au cours des procès de béatification et de canonisation. Certains détails appartiennent à la tradition locale. Les événements d'Andria et de Bari sont des faits historiques ; ils expriment également une vérité profonde sur sa personnalité : sa douceur, son esprit de pardon et sa charité.

9 - " Pourquoi la ville d'Andria garde-t-elle encore aujourd'hui cette mémoire de Benoît-Joseph ? "

Parce qu'il n'y est pas seulement passé comme un étranger. Il y a laissé une trace humaine et spirituelle.

Luigi Ricciardi, le maître cordonnier qui soigna sa blessure après le coup de pierre qu'il avait reçu, et Domenico Garbetti, l'artisan qui lui confectionna une paire de chaussures, ont transmis cette mémoire. Ainsi, de génération en génération, le souvenir de son passage est demeuré vivant.

Regardons cet épisode de sa vie dans ces deux villes italiennes.

Il passait de longues heures à prier devant le Saint-Sacrement, puis une fois le soir venu il sortait de l'église.

Et que faisait-il ?

- *Il partageait son pain.*
- *Il donnait ses chaussures.*
- *Il consolait les pauvres.*
- *Il aidait les prisonniers.*
- *Il pardonnait à ceux qui le blessaient.*

Pour Benoît-Joseph Labre, il n'y avait aucune rupture entre l'église et la rue, ce qu'il recevait dans la prière au pied du tabernacle, il le donnait ensuite aux hommes.

Prier c'est parler à Dieu en l'aimant, on ne peut aimer Dieu sans faire preuve de charité, de compassion, et de Pardon...

Saint Benoît-Joseph Labre l'avait bien compris

Lorsqu'il reçoit une paire de chaussures neuves à Andria, il ne les garde pas.

Il les donne à une femme plus pauvre que lui.

Pourquoi ?

Parce qu'il venait de passer des heures devant Jésus.

Il ne pouvait pas rencontrer le Christ dans l'Eucharistie et fermer ensuite son cœur à une personne dans le besoin.

IV - Questions spirituelles et théologiques

10 - " Que veut dire : "L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un" ? "

L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un " : voilà bien une question qui m'est souvent posée. Cette parole de saint Benoît-Joseph Labre est probablement la phrase qui résume le mieux toute sa spiritualité. Elle est très simple, mais d'une

profondeur théologique remarquable. Elle rejoint d'ailleurs pleinement l'enseignement de l'Église sur l'Eucharistie.

Lorsque Benoît-Joseph disait : " L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un ", il voulait exprimer que le Christ que nous adorons dans le Saint-Sacrement est le même Christ qui vient à notre rencontre dans le visage de nos frères.

On ne peut pas communier au Corps du Christ et rester indifférent au corps souffrant de celui qui a faim, de celui qui est seul, malade ou rejeté. L'Eucharistie ne s'achève pas lorsque la messe est terminée : elle se prolonge dans notre manière d'aimer et de servir nos frères.

Ce que nous recevons à l'autel, nous sommes appelés à le porter dans notre vie quotidienne. Pour Benoît-Joseph, la route qui conduisait du tabernacle au pauvre était une seule et même route : celle de l'amour du Christ.

Que signifie donc :

" L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un " ?

En termes simples, Benoît-Joseph veut dire ceci :

On ne peut pas aimer réellement Jésus dans l'Eucharistie sans aimer aussi les personnes que l'on rencontre.

Autrement dit, il n'y a pas deux amours différents : l'un pour Dieu et l'autre pour les hommes.

C'est un seul et même amour.

Le Christ est le même

Pour donner une comparaison très simple

Imaginez une source de montagne, l'eau qui jaillit du rocher s'écoule et devient ensuite une rivière. Et donc nous ne pouvons pas séparer la source et la rivière. La rivière existe parce qu'elle reçoit son eau de la source, il en est de même ici. L'Eucharistie est la source, la charité envers le prochain est la rivière.

11 - " Comment peut-on garder la joie dans les épreuves comme Benoît-Joseph ? "

Sa joie ne venait pas de l'absence de souffrance. Elle venait de la certitude d'être aimé par Dieu.

12 - " Pourquoi Dieu permet-il qu'un homme aussi saint souffre autant ? "

La sainteté ne supprime pas les difficultés de la vie. Le Christ Lui-même a connu la souffrance. Mais Dieu transforme la souffrance vécue dans l'amour en chemin de communion avec Lui.

5. Questions sur le message pour aujourd'hui

13 - " Pourquoi Benoît-Joseph Labre est-il encore actuel au XXI^e siècle ? "

Parce qu'il répond à des questions qui ne vieillissent pas : que cherchons-nous vraiment ? Qu'est-ce qui donne un sens à notre vie ? Où trouvons-nous notre véritable richesse ?

14 - " Que peut-il nous apprendre dans une société de consommation ? "

Il nous rappelle que l'homme est plus grand que ce qu'il possède. La véritable richesse n'est pas d'accumuler, mais d'aimer et de se donner.

15 - " Comment appliquer concrètement son message dans notre vie quotidienne ? "

Par des choses très simples : Vivre dans la simplicité et retrouver le silence intérieur, prendre du temps pour Dieu, participer à l'Eucharistie, regarder les personnes fragiles autour de nous, pardonner davantage et apprendre à recevoir autant qu'à donner.

6. Une question très personnelle sur moi-même.

16 - " Après avoir étudié la vie de Benoît-Joseph Labre, qu'est-ce qui vous touche personnellement chez lui ? "

J'ai reçu une grâce le 5 avril 1981. Cela fait maintenant 45 ans.

Avec l'abbé Bernard Hingrey, nous descendions la pente douce de la pâture qui menait à la maison natale du saint, à Amettes. Je ne connaissais pas encore ce " Pèlerin de Dieu ". Et pourtant... en entrant dans cette humble demeure, une paix m'a saisi : une chaleur, une force, une présence.

Ce lieu m'attendait. Oui, il m'aimait. J'en avais l'intime certitude. Et depuis ce jour, cette présence ne m'a jamais quitté. Même dans mes nuits les plus sombres, elle est demeurée là, cachée dans le silence.

J'ai appris à tracer seul mon chemin, avec cette grâce comme unique espérance. J'ai appris, au seuil de mes difficultés, à laisser Dieu transformer mon cœur afin d'apprendre à témoigner de Lui. Puis en 2015 j'ai intégré la communauté Labrienne et je suis devenu le frère Alexis.